

L'Éclair



Le général Guillaumat qui a remplacé le général Sarrail dans le commandement en chef de l'Armée d'Orient.

FOP 47

///

J'ai vu.
LE TRAVAIL DES NETTOYEURS DE TRANCHÉES



C'est dans un bois de l'Aisne, ou plutôt dans ce qui fut un bois, car des arbres il ne reste que des troncs déchiquetés. Notre artillerie a contraint l'ennemi à reculer et nos fantassins progressent dans les positions abandonnées. Mais, avec des adversaires comme les Allemands, il faut s'attendre à toutes les trahisures et ceux qui, pendant le bombardement, se sont réfugiés

dans leurs profonds abris, ne se gênaient nullement pour tirer dans le dos de nos héroïques soldats. Aussi les nettoyeurs de tranchées sont-ils chargés de chasser de leurs trous ces peu loyaux adversaires, et c'est à l'aide de grenades fumigènes — dont on voit ici la fumée produite par l'explosion, — que nos poilus accomplissent cette besogne et délogent l'ennemi de ses tanières.

A NOS LECTEURS : J'AI VU... EST VENDU DÉSORMAIS 30 CENTIMES

La crise du papier qui a obligé les quotidiens à 5 centimes à doubler leur prix de vente tout en réduisant le nombre de leurs pages, s'accroît. La cherté de la main-d'œuvre et la rareté des matières premières viennent encore l'aggraver. Déjà, nombre de nos confrères hebdomadaires se sont vus contraints d'augmenter le prix de leur publication, tout en diminuant et le format et le nombre des pages.

J'ai vu... qui subit la crise, comme les autres, ne veut ni réduire son format — ce qui gênerait son public de collectionneurs fidèles — ni réduire le nombre de ses pages, surtout à un moment décisif de la guerre où se joue le destin du monde et où tant de sujets, — qui méritent d'être traités avec ampleur — s'imposent aux préoccupations du public.

La Direction de ce magazine se voit donc, à son tour, contrainte d'en porter le prix de 25 à 30 centimes.

Elle se propose d'ailleurs de compenser amplement le léger sacrifice

qu'elle demande à ses lecteurs en améliorant leur journal à un triple point de vue :

1° Par la publication régulière de pages — toutes signées de compétences — sur *La guerre navale et les héros de la mer*. (Nous en donnons ci-dessous l'article-préface.)

2° En consacrant chaque semaine des rubriques documentaires, au mouvement social et scientifique, à cet esprit nouveau, né de la guerre et qu'on ne saurait méconnaître, au moins dans ses grandes lignes, sans risquer d'être aussi "surpris par la paix" comme on le fut par la guerre.

3° En actualisant encore davantage la partie illustrée de *J'ai vu...* Nos lecteurs y trouveront donc chaque semaine, non seulement les documents caractéristiques sur toutes les phases de la guerre des mondes, mais aussi les derniers en date, les plus nouveaux, les plus vivants.

Voilà, nous l'espérons, un programme qui ralliera tous les suffrages. A nos lecteurs de nous les montrer.

CE QUE LA FRANCE EN GUERRE DOIT A SA MARINE

Au moment où nous entrons dans le quarante-deuxième mois de la guerre, il n'est pas un Français qui n'ait crié vingt fois l'admiration et la gratitude vouées par le pays entier à cette incomparable armée dont les hauts faits, l'héroïsme, l'endurance et la ténacité ont dépassé en grandeur et en gloire les plus splendides pages de nos annales militaires vingt fois centenaires.

L'épopée prodigieuse qui sur terre se déploie, tous la connaissent, tous la saluent, éblouis et confondus à la fois par son effroyable auréole d'éclairs et de tonnerres.

Mais l'épopée qui se vit sur mer ?

L'épopée qui, sur la surface mouvante des Océans, se déroule sans trêve depuis ces quarante mois passés ?

L'épopée des marins lancés aux périls combinés de la mer et de la guerre ?

Si l'on posait cette question : « *Que fait notre Marine ?* », il n'est certainement pas un Français sur vingt qui pourrait répondre d'une manière nette et précise.

Quelques noms géographiques : l'Yser, Dixmude, les Dardanelles, viendraient aux lèvres. Mais l'Yser et Dixmude, épisodes inouïs, lutte de géants menée pendant cinq semaines par six mille hommes contre quarante mille, — c'est la Marine à terre. Mais les Dardanelles, c'est une opération contre un littoral.

Quelques noms de bateaux aussi seraient prononcés : *Bouvet, Danton, Provence II...* Mais ces noms-là sont ceux de bateaux perdus en cours d'actions ou de transits de guerre.

Et puis ?

Et puis, ce serait tout ; — car en réalité la France ignore absolument le dévouement silencieux des cent vingt mille marins dont l'héroïque abnégation assure depuis le premier jour de la guerre la vie et le destin de la Patrie en danger.

◆ ◆ ◆

Or il faut qu'elle le sache ; — il faut que ce dévouement elle l'entoure de son admiration, de sa gratitude ; — il faut que cette épopée elle la salue de toute son émotion.

Il convient de dire que dans cette non-connaissance des faits, des actes, de la vie courante de la guerre maritime, — il n'y a point de la faute directe du public français.

Dès la première heure de la guerre, un voile a été jeté sur les opérations maritimes par le commun accord de toutes les Amirautés alliées ; — voile en effet absolument indispen-

sable. Car le succès des opérations sur mer dépend avant tout d'une condition absolue, formelle, inéluctable : le secret.

En matière de guerre navale moins on en dit, et mieux cela vaut : l'idéal serait de ne rien dire du tout. Les leçons de l'histoire prouvent la vérité de cette loi maritime ; par exemple la rigueur du secret gardé en ce qui concerne la traversée de l'armée d'Égypte en 1799 permet le passage tranquille d'une immense force navale que Nelson chercha fiévreusement aux quatre coins de la

raconter des faits dont on peut parler aujourd'hui sans craindre de commettre une faute ; le moment est venu de lui dire quelle dette immense il a contractée envers son héroïque, glorieuse et muette Marine.

Notre Marine ? Qu'est-ce qu'elle fait ?

Elle monte la garde aux Océans.

Et cette petite phrase de six mots, pour qui connaît un peu la mer et la guerre sur mer, est lourde de splendeur.

Car elle signifie que sur les cuirassés, sur les croiseurs, sur les torpilleurs, les sous-marins, les patrouilleurs, les chalutiers, les dragueurs, sur les paquebots, les transports, les cargos, les voiliers, les simples bateaux de pêche, — cent vingt mille marins de France vont, viennent, naviguent, louvoient, relâchent, repartent, veillent, transportent, tirent des bords, font des croisières, assurent des convois, pêchent les mines, pourchassent les sous-marins, ravitaillent les armées des combattants, les foules des civils, — sont à la fois sentinelles, rouliers, gendarmes, convoyeurs, pêcheurs, sauveteurs, exposés à tous les périls de la Nature, à toutes les traîtrises de l'ennemi, toujours prêts à tout, toujours à l'honneur et rarement à la gloire.

Ces hommes, ces marins, ils n'ont rien pour enivrer leur imagination, pour exalter leurs cerveaux, ni le grondement de bataille de l'immense front toujours bouillonnant, ni l'étourdissement du combat, sans arrêt, ni le sentiment âpre de la terre ponce à ponce reconquise, rien pas même le contact permanent avec l'ennemi.

Leur ennemi à eux, il est multiple et divers. C'est la mine, l'engin sournoisement perdu au sein de la mer, engin aveugle, brutale mécanique, automate qui fait sa besogne au hasard, en machine d'horlogerie fabriquée chez le bon faiseur. C'est le sous-marin, le bandit des grands chemins de la mer qui ne sait pas combattre en gentilhomme et qui use de sa torpille comme l'apache fait de son surin.

◆ ◆ ◆

Le premier jour, au départ, dans toutes les mémoires des noms flamboyaient dont on avait juré d'allonger la liste : Alain de Portzmogner, Duguay-Trouin, Tourville, Jean-Bart, du Couédic, Surcouf, Bisson, Courbet, d'autres encore...

L'ennemi, du temps de ces marins-là, acceptait, recherchait, provoquait au besoin le combat.



UN ÉPISODE DE LA GUERRE NAVALE

La capture d'un zeppelin de marine allemand abattu au canon dans la Manche.

Méditerranée sans parvenir à la découvrir.

Mais ce silence idéal s'accorde mal avec le besoin impérieux qui existe, de renseigner une nation moderne soumise avant tout au jeu de l'opinion publique : il y a danger à ne pas satisfaire ce besoin, car une pression impérieuse de l'opinion publique mal renseignée ou documentée à faux peut entraîner une catastrophe militaire.

Aussi, en ce qui concerne la marine française et son action pendant la guerre, a-t-il fallu tenir un équilibre entre ce qu'il importait de taire et ce qu'il était possible de dire. Et la somme des silences a formidablement excédé le total des communiqués. Le public s'y est trompé.

Il a pris son illusion pour la réalité sans se douter de son erreur immense, et beaucoup ont pu dire : « *La Marine ? mais qu'est-ce qu'elle fait donc ?* »

◆ ◆ ◆

Le moment est venu de le renseigner ce public français ; le moment est venu de lui

L'ennemi d'aujourd'hui se fait représenter par des mécaniques semées au hasard, ou glisse sournoisement entre deux eaux.

Plus d'ennemi flottant, naviguant sur la mer. La Marine de France, stoïque et fidèle, monte la garde aux Océans.

Garde de sacrifice, de sacrifice matériel et de sacrifice moral.

Sacrifice matériel.
Car des noms sont là pour dire en funèbre liste que parfois le poignard invisible a su frapper au cœur malgré veilles et guet : *Léon Gambetta, Amiral-Charner, Danton, Gaulois, Château-Renault*. Des noms aussi pour dire que l'on a tout tenté, même la lutte contre les obstacles de la nature aux Dardanelles, à Pola, afin d'obliger au combat un ennemi peu soucieux de la bataille : *Saphir, Turquoise, Bouvet, Mariotte, Curie*... Des noms encore pour dire que le dur métier de rouliers de la mer, de transporteurs d'hommes, de charroyeurs d'obus est un métier où l'on meurt à l'ennemi : *Amiral-Hamelin, Calvados, Provence II, Gallia*.

Sacrifice moral.
Car le pays ignore ce dévouement silencieux de toutes les secondes, ce dévouement dont il vit sans se douter de sa dramatique existence, sans se douter que, dans la poésie, la beauté, la grâce, la splendeur, le péril ou le surnaturel des heures d'aube ou de couchant, de calme ou d'orage, de soleil, de brume, de lune, de tempête, — les marins de France sont pris entre les dangers constants de la mer, écueils, courants, cyclones et les mystères des pièges assassins, des traquenards mortels. L'antique fortune de la mer, redoutable aux matelots, a doublé ses dangers du fait d'une science tortueuse et perfide. La mine aveugle renforce la tempête aveugle ; la torpille joint sa trajectoire à la mobilité des courants, et aux dangers des rochers immobiles le sous-marin ajoute le péril de l'écueil qui flotte, qui marche, qui raisonne et qui assassine.

Les chapitres de cette épopée sont aujourd'hui aisés à résumer en un tableau raccourci.
Lorsque la guerre éclate, notre armée navale est en Méditerranée, une division de six croiseurs vieillissants et des flottilles de torpilleurs et de sous-marins tiennent la Manche. Cette division, sur ordre de Paris, s'élance héroïquement pour affronter dans le Pas-de-Calais à un contre quinze l'armée navale qui descend du Nord : l'entrée en ligne de l'Angleterre fait rebrousser chemin aux Allemands et évite le sacrifice épique auquel était prête la division Rouyer.

Pendant ce temps l'armée navale sous les ordres de l'amiral Boué de Lapeyrière assure d'abord le passage intégral des troupes d'Afrique, puis force l'Adriatique : les Autrichiens se replient dans leurs ports et refusent le combat. En vain l'armée navale française croise en Adriatique : après des semaines de croisière que les mines et les sous-marins de l'adversaire rendent grosse de périls sans fournir aucune occasion de bataille rangée, les cuirassés et les grands croiseurs français doivent se choisir des bases sur lesquelles ils se replient, contraignant d'ailleurs par leur présence même à l'entrée de l'Adriatique les navires autrichiens à demeurer inactifs dans leurs ports.

Nos sous-marins d'ailleurs forcent ces ports à diverses reprises pour tenter de débusquer au gîte ces bâtiments si bien cachés : le *Cugnot* pénètre ainsi dans Cattaro, mais le *Curie* périt en entrant à Pola. Nous perdons aussi le croiseur-cuirassé *Léon-Gambetta* torpillé de nuit au large d'Otrante.

Quand les Italiens entrent en jeu, les Autrichiens se bornent à renforcer leurs organisations défensives ; Français, Anglais, Italiens patrouillent sur la côte ennemie perdant de temps à autre quelque unité de flottille. L'armée navale française en même temps

que, par sa seule présence à proximité, elle interdit tout mouvement à la flotte autrichienne, organise trois grandes opérations, les Dardanelles, la défense du canal de Suez avec l'attaque de la côte syrienne, le transport de l'armée serbe.

L'attaque des Dardanelles au cours de laquelle périrent héroïquement le cuirassé *Bouvet*, les sous-marins *Joule, Mariotte, Saphir* et *Turquoise*, est une opération que l'on dut abandonner mais dans laquelle Anglais et Français rivalisèrent d'ardeur et de dévouement, retenant sur ce point de la côte des forces turco-allemandes importantes dont les Empires Centraux auraient eu besoin ailleurs.

A la défense du canal de Suez si admirablement organisée par les Anglais, prirent part divers bâtiments français, en particulier le vieux cuirassé *Requin*, doyen de la flotte française qui se fit brillamment remarquer, et contribua plus récemment à la prise de Gaza par sir Allenby.

Enfin le transport de l'armée serbe d'abord évacuée d'Albanie à Corfou, puis conduite de Corfou à Salonique restera dans l'histoire



Patrouilleurs faisant la chasse aux sous-marins : on signale l'ennemi.

universelle de la Marine, une page incomparable. Sous les ordres de l'amiral de Gueydon, 150 bâtiments de flottille encadrèrent 50 transports, qui sur un parcours de 1 200 kilomètres, en 57 voyages, durant sept semaines (8 avril, 30 mai 1916), transportèrent de Corfou à Salonique à travers une mer infestée de sous-marins, 100 000 soldats serbes, 33 000 chevaux, 5 500 camions, 106 000 mètres cubes de matériel de guerre. La garde fut si bien organisée que pas un sous-marin ennemi ne put même esquiver une attaque.

En même temps la nuée de nos patrouilleurs, chalutiers, torpilleurs, dragueurs, éclaireurs battait la Méditerranée de telle sorte que, en outre, pendant les huit premiers mois de 1916 la marine française transporta à travers la Méditerranée 900 000 hommes de troupe (sans compter les blessés et les évacués) et 440 000 tonnes de matériel de guerre, en perdant seulement 5 transports torpillés et 2 907 hommes sur 900 000.

Si l'Atlantique et les mers lointaines aussi bien que la mer du Nord sont sous la direction de la marine anglaise, la marine française cependant est représentée par des unités, plus nombreuses tout naturellement sur la côte française de Biarritz à Dunkerque où torpilleurs, chalutiers, petits croiseurs, hydravions, dirigeables battent la mer. Nous enregistrons quantité d'engagements contre les sous-marins et certains combats en mer du Nord contre les destroyers allemands comme les actions où se distinguèrent *Oriflamme, Branle-Bas, Boucier*.

Par suite de la création par les Allemands de la guerre sous-marine sans merci, la marine marchande française devient-elle, aussi, marine combattante. Armés de canons nos navires marchands se défendent contre les pirates avec une telle vigueur, une telle virtuosité, de manœuvre, un tel bonheur souvent que

123 d'entre eux, représentés par leurs commandants, leurs équipages ou leurs armateurs ont reçu en présence du Président de la République au grand amphithéâtre de la Sorbonne des récompenses officielles, au cours de la séance organisée le dimanche 16 décembre 1917 par la Ligue Maritime Française en l'honneur des héros de la marine marchande.

Par un mot très juste M. Ch. Chaumet qui présidait cette séance s'est écrié que d'ailleurs il n'y avait pas en France deux marines, celle de guerre et celle de commerce, qu'il y avait seulement un admirable corps qui s'appelle : la marine française.

Cette marine, elle est, depuis le premier jour au service de la patrie, avec un esprit de sacrifice qu'aucun mot ne peut dépeindre.

Elle a tout fourni, les hommes et les choses, d'un même cœur, d'un même élan. Elle a lancé tous ses navires sur les mers, armés ses bâtiments de commerce, jeté ses fusiliers marins sur l'Yser, ses canonnières marines à Verdun, ses canonnières fluviales sur la Somme et la Marne, ses autos-canoniers sur les routes des Flandres ; elle a donné à l'armée de terre des canons, des obus, du matériel, des trains blindés.

L'ardent va et vient de ces transports, de ses cargos, de ses voiliers, courant de Salonique à Arkhangel, de Brest aux Amériques, de Bordeaux, de Marseille aux antipodes, vient verser à la nation le pain et le fer quotidiens.

Sans elle, sans la marine de France, la Patrie en danger serait depuis le premier jour acculée à des greniers vides, à des fours éteints, à des ateliers muets, à des usines mortes.

La Marne, Verdun, la Somme ont été rendus possibles parce que la marine de France a jeté chez nous, par la gueule largement et librement ouverte de tous nos ports, des montagnes de blé, de charbon, d'acier, de minerais. Et la terrible ronde con-

tinne toujours.

Guettés de toutes parts, nos marins vont et viennent aussi calmes, aussi résolus, aussi simples que nous les connaissons en temps de paix.

Chassant méthodiquement les pirates lâchés au hasard de la mer, poursuivant l'insaisissable rêve d'un combat qui toujours se refuse, la marine de France, de Dixmude à Salonique, garde le front naval, et bat l'estrade au hasard de la mer pleine d'embûches et de perfidies, assurant le salut de ceux-là qui gardés à revers sans défaillance, combattent à terre sans inquiétudes.

Faire connaître ce que la France en guerre doit à sa marine, telle est ici désormais notre tâche, car chaque français salue bien bas la silencieuse et tragique épopée de la mer, doit pouvoir, en toute connaissance de cause, dire désormais : « Honneur et gloire aux marins de la France ».

GEORGES-G. TOUDOUZE.

UN AGENDA QUI EST AUSSI LE PLUS CAPTIVANT DES MAGAZINES

C'est celui que vient d'éditionner le P.-L.-M. (chemins de fer de Paris à Lyon et Méditerranée.) Avec toute une série de renseignements techniques, on y trouve, admirablement illustrés en noir et en couleur, des articles d'une belle tenue littéraire sur la guerre et les problèmes qu'elle a fait naître.

Cet album, la septième publication du même genre, est en vente au prix de 2 francs à l'Agence du P.-L.-M. (88, rue Saint-Lazare, Paris), dans toutes les gares du réseau de la Compagnie et dans tous les grands magasins (Bon Marché, Louvre, Printemps, Galeries Lafayette, Trois-Quartiers, etc.)

N.-B. — L'album comprend toute une série de fort belles cartes postales détachables.



PERDUS EN MER, DEUX AVIATEURS SONT SAUVÉS PAR DEUX PIGEONS

Une panne de tracteur a contraint un hydravion britannique à se poser sur les flots, en pleine mer. La tempête fait rage et l'appareil désarmé où s'accrochent le pilote et son observateur ne saurait tarder à être englouti si l'on ne vient pas à son secours. Mais qui pourrait apercevoir l'hydravion perdu dans cette immensité. Pas un patrouilleur, pas une voile à l'horizon. Détachant

alors une cage qu'il conservait près de lui, le pilote en sort un pigeon lui fixe un message à la patte et donne son essor au petit messager qui à tire d'aile s'en va vers la terre porter le signal des naufragés. Ce pigeon, c'est le « S. O. S. » de ceux qui n'ont pas la T. S. F. ! Par bonheur, le courageux volatile accomplit sa mission et bientôt un destroyer vint secourir les aviateurs complètement à bout de forces.

QUELQUES HÉROS (1)

Par le capitaine DELVERT.

Sous ce titre modeste, le capitaine Delvert a réuni une collection de portraits dont il a rencontré les figures singulières sur le front. Il les présente comme il les a observées : en soldat. Nul ornement, la vie héroïque dans sa simplicité quotidienne. Mais ces hommes, ils vivent dans sa prose comme dans son cœur. On en jugera par le récit suivant :

Vuillaume, fusilier-mitrailleur au 133^e régiment d'infanterie, était C. O. A. à la mobilisation. Il n'a été appelé dans la troupe qu'en janvier 1916.

Aujourd'hui, il est proposé pour la croix. C'est un grand gaillard de vingt-quatre ans ; blond cendré ; épaisse carrure ; fortes mains ; avant-bras puissants.

Lors de la déclaration de guerre, il était



LE CAPITAINE DELVERT

L'auteur de "Quelques héros" est ce capitaine dont Henry Bordeaux a conté l'histoire magnifique dans les derniers jours du fort de Vaux. Il fut dans la force du terme un guerrier. Il peut donc conter la guerre.

boucher à La Chaux-de-Fonds, et fut affecté comme tel aux C. O. A.

Depuis qu'il est au 133^e d'infanterie, il a montré qu'un C. O. A. pouvait devenir un soldat d'élite. Déjà, dans la Somme, il s'était distingué. Cette fois il a fait mieux : il a pris une part décisive à l'un de ces avantages locaux dont sont constitués dans la guerre actuelle les grands succès.

Le 20 avril 1917, à la compagnie du 133^e régiment d'infanterie (compagnie dont il faisait partie), renforcée d'un groupe de grenadiers de la 6^e, recevait l'ordre d'enlever un petit bois situé au sud-est de Loivre entre le canal de l'Aisne et la voie ferrée.

Une section appuyée des grenadiers devait prendre par la voie ferrée, une autre par le canal, tandis que les deux sections restantes attaquaient de face.

A l'heure « H » — 6 heures du matin — nos poilus sortent des lignes.

Ciel bas. Il fait froid et il fait gris.

Il a plu les jours précédents. On enfonce dans la boue jusqu'à la cheville. Les pieds s'empêtrent dans les fils de fer brisés de l'ennemi.

Pour comble, à peine a-t-on fait cent mètres que les mitrailleuses boches s'éveillent.

Vuillaume marche avec la section de gauche, celle qui doit prendre par la voie ferrée.

Devant eux, à l'angle du bois et du chemin de fer, une mitrailleuse crépite. Vuillaume la prend en consigne. Résultat : la mitraille concentre sur lui ses feux. Il se planque. Les balles pleuvent autour de sa

tête. La terre vole. Il est aveuglé. Son pourvoyeur est touché...

Il ne perd pas son sang-froid. Sans se soucier des « mouches » qui lui bruissent aux oreilles, il délace méthodiquement les chargeurs que portait son camarade, les ajuste sur son dos, puis, se dressant brusquement, tenant sous le bras son fusil-mitrailleur dont il se sert comme d'un terrible arrosoir, il bondit sur les Boches.

— Tous ceux qui étaient autour de la mitrailleuse, je les ai descendus, mon capitaine !

Et puis, avec le caporal Monnet, un grenadier, nous nous sommes portés en avant.

Mais d'autres Boches ont rappliqué. C'étaient comme des fourmis qui sortaient de partout. Ils se sont mis à nous lancer des pétards (1).

Nous nous sommes planqués dans un trou d'obus. Eux étaient dans un autre, à 4 ou 5 mètres.

Moi, je tirais, et Monnet rattrapait les pétards sitôt qu'ils touchaient terre et les renvoyait avant qu'ils éclatent.

Il était épataut ! Jamais il ne manquait son coup. Les Boches gueulaient ! C'était un vrai plaisir !

— Comment cela : « il était... » lui demandé-je ?

— Hélas ! oui, mon capitaine. Il a été touché une demi-heure après...

J'ai crié aux Boches, poursuit Vuillaume : « Kamarade ! » en leur faisant signe de se rendre. Mais ils nous ont répondu : Nicht Kamaraden !... Kommen hier ! »

Ils voulaient que ce soit nous qui nous rendions !

Alors j'ai tiré jusqu'à ce qu'ils lèvent les bras.

Les copains ont pu se porter à notre hauteur, et tout le monde s'est élancé dans le bois en criant : « En avant ! En avant ! on les a ! »

Les Boches se sont débinés. Si vous aviez vu, mon capitaine, comme ils f... le camp ! Ils faisaient vite ! On voyait des officiers se cavalier en enfilant leur pantalon. Vous comprenez, il était de bonne heure. Ils étaient encore couchés !

Avec mon fusil et deux grenadiers à côté de moi, j'ai couru me placer sur le talus pour leur couper la retraite. Ceux qui n'ont pas été zigouillés se sont rendus. Pendant ce temps-là, les sapeurs du génie sont venus avec leurs réservoirs de liquide inflammable arroser les abris... Une fumée ! Ça puait !... Mais on s'en f... Le bois était à nous »

Résultats de l'opération : deux cent soixante-cinq prisonniers (dont deux officiers), sept mitrailleuses, six canons de tranchée, un grand nombre de fusils, un approvisionnement considérable de munitions et de vivres ; et plus de deux cents cadavres boches restés sur le terrain !

Les broyeurs de noir peuvent se lamenter. Vuillaume, lui, a vu les Boches « se débiner » en tenant leur pantalon.

Il est sûr qu'on les aura.

CASSINOÛ VA-T-EN GUERRE (1)

Par Charles DERENNES.

— Vous me direz sans doute que tout le monde va-t-en guerre, mais tout le monde n'y va pas si drôlement que Cassinou ! Cassinou est un type, comme Tartarin, mais c'est un Tartarin gascon ; il y a dans la manière dont il tient à sa peau quelque chose de plus fenlant bien qu'en définitive la bonhomie soit la même. Car la vraie différence entre le Nord et le Midi, c'est que le Midi est toujours bon enfant, même dans l'héroïsme. Le tranche montagne le plus résolu se met à parler soudain la langue familière et naïve du terroir où l'on se vante presque autant de ses

frousses que de ses audaces, parce que le véritable courage ne craint pas de regarder l'envers des aventures. Demandez aux chefs ce qu'ils pensent du X^e, du Y^e, ou des numéros à centaine de la territoriale où les Landais abondent, vous serez fixé. Vous saurez que Cassinou blague, invente des histoires, tient à sa peau, et se bat comme un lion.

En fait, il est aussi un peu gueulard, mais on « prépare » si bien dans les auberges : la garbure, l'omelette aux piments, les confits d'oie et de canard forment des plats si savoureux ! Et le pâté de foie, le simple pâté de foie ! Allons, du moment que le bon Dieu a créé ces admirables choses, il est naturel que Cassinou s'en délecte. Je ne saurais lui en vouloir pour cela. Je lui reprocherais plutôt son penchant pour la dive bouteille, et encore l'excès seul est à blâmer.

J'allais vous faire de la morale ; mais le caractère de Cassinou se dessine seulement au moment où la guerre éclate. Cassinou boiteux, ne part pas... Il reste seul au pays.



CHARLES DERENNES

L'auteur de "Cassinou va-t-en guerre" dont nos lecteurs ont admiré l'œuvre ici-même. Le créateur du Tartarin gascon qu'est Cassinou a ajouté à son roman quelques chapitres inédits qui complètent le caractère de son héros

tous ceux de son âge et même les vieux, au front. Malgré sa boiterie, ou le mépris, lui si fier, si bravache... Et il traverse toute la série des embêtements : l'embusqué, tant qu'enfin il s'engage...

Tel est le début de l'histoire de Cassinou. Elle serait déjà bien belle, cette histoire, mais le talent de Charles Derennes a trouvé moyen d'en faire quelque chose de mieux. Par l'observation de la vie, par la truculence des personnages, on retrouve la grande ligne des écrivains réalistes français, de Lesage à Daudet, et aussi le grand style des meilleurs conteurs. Un beau livre, en somme, intéressant par tant de délicieux détails, mais aussi par une connaissance profonde de l'âme populaire, par un sentiment profond de la beauté, de la bonté de cette âme.

Car Cassinou, une fois qu'il a fini de jouer la mauvaise tête, devient un charmant soldat, un être doux, fraternel, d'une générosité native, plein de timidités ingénues et d'impulsions gentilles.

Nous lui pardonnerons ses amusantes frasques au régiment puisque nous savons son bon cœur et que nous le verrons perdre une jambe à la bataille. Marylis fera comme nous ; elle ne pourra résister à un héros si bien présenté par un auteur si admirable. Et je pense que le public suivra Marylis. Ce public qui a lu pendant la guerre tant d'inepties, tant de livres mal écrits, se jettera sur *Cassinou Va-t-en Guerre* pour goûter, enfin, avec le plaisir d'un roman rempli d'intérêt, les joies divines que seul peut donner un art supérieur.

J. H. ROSNY jeune.

(1) 1 volume chez Berger-Levrault.

(1) Grenades à manche.

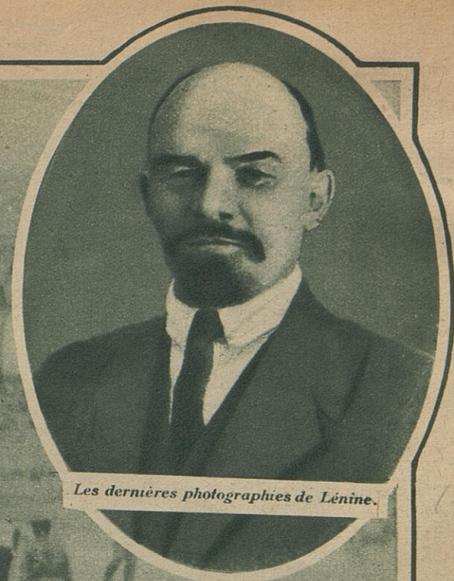
(1) 1 volume à l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

LES SALONICIENNES MYSTERIEUSES



Comme les Turques, de leur visage, elle ne laissent guère voir que les yeux et se croiraient déshonorées si elles en montraient autre chose. Les femmes du peuple portent le voile seulement autour de la tête et en façon de cagoules comme les pénitentes de certaines confréries

religieuses. Quant aux nobles macédoniennes, sur le voile, elles portent encore de longs vêtements blancs. De loin, à l'heure de crépuscule où elles regagnent leur demeure, on penserait à quelques apparitions de blancs fantômes ou à une théorie de premières communiantes.



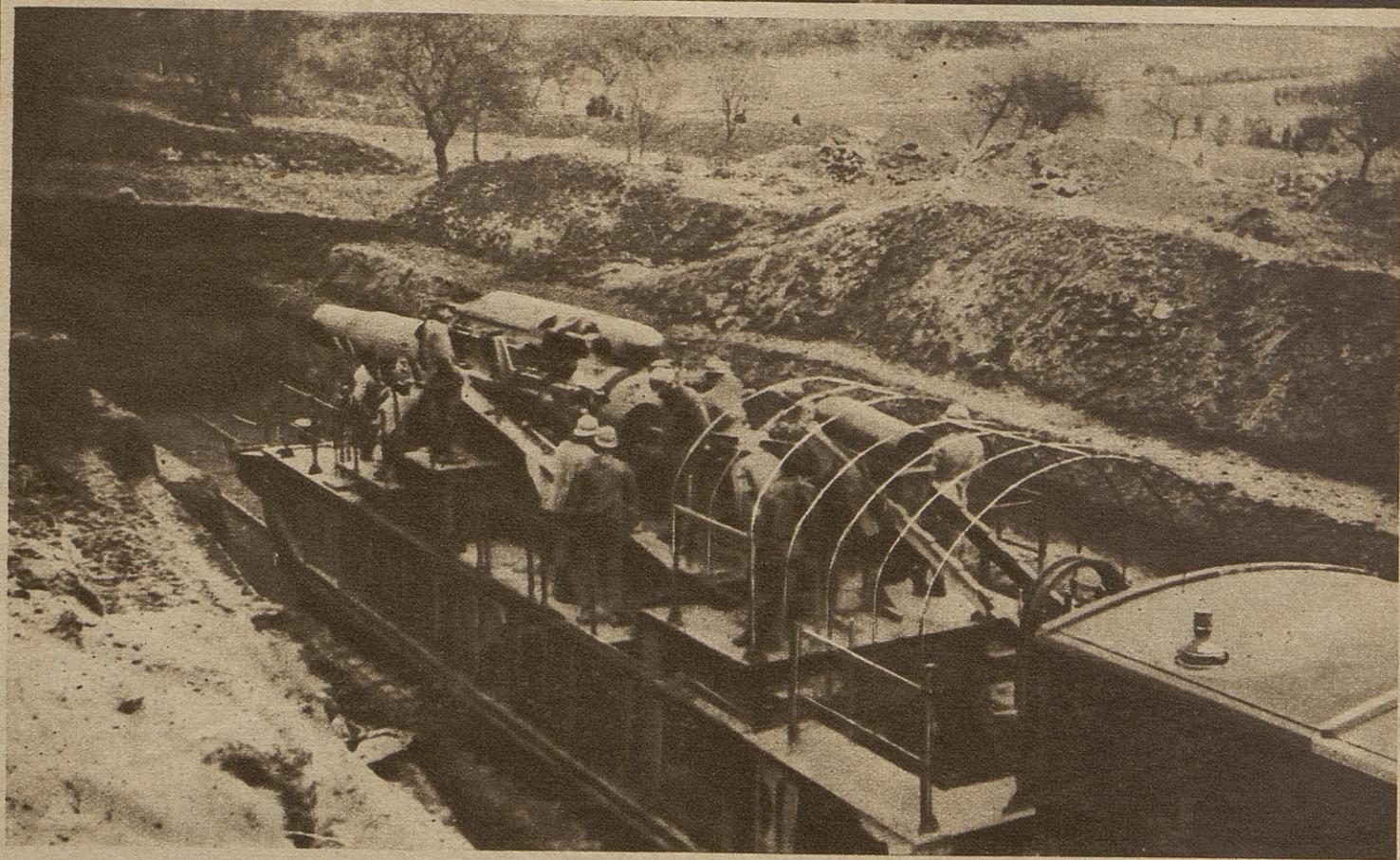
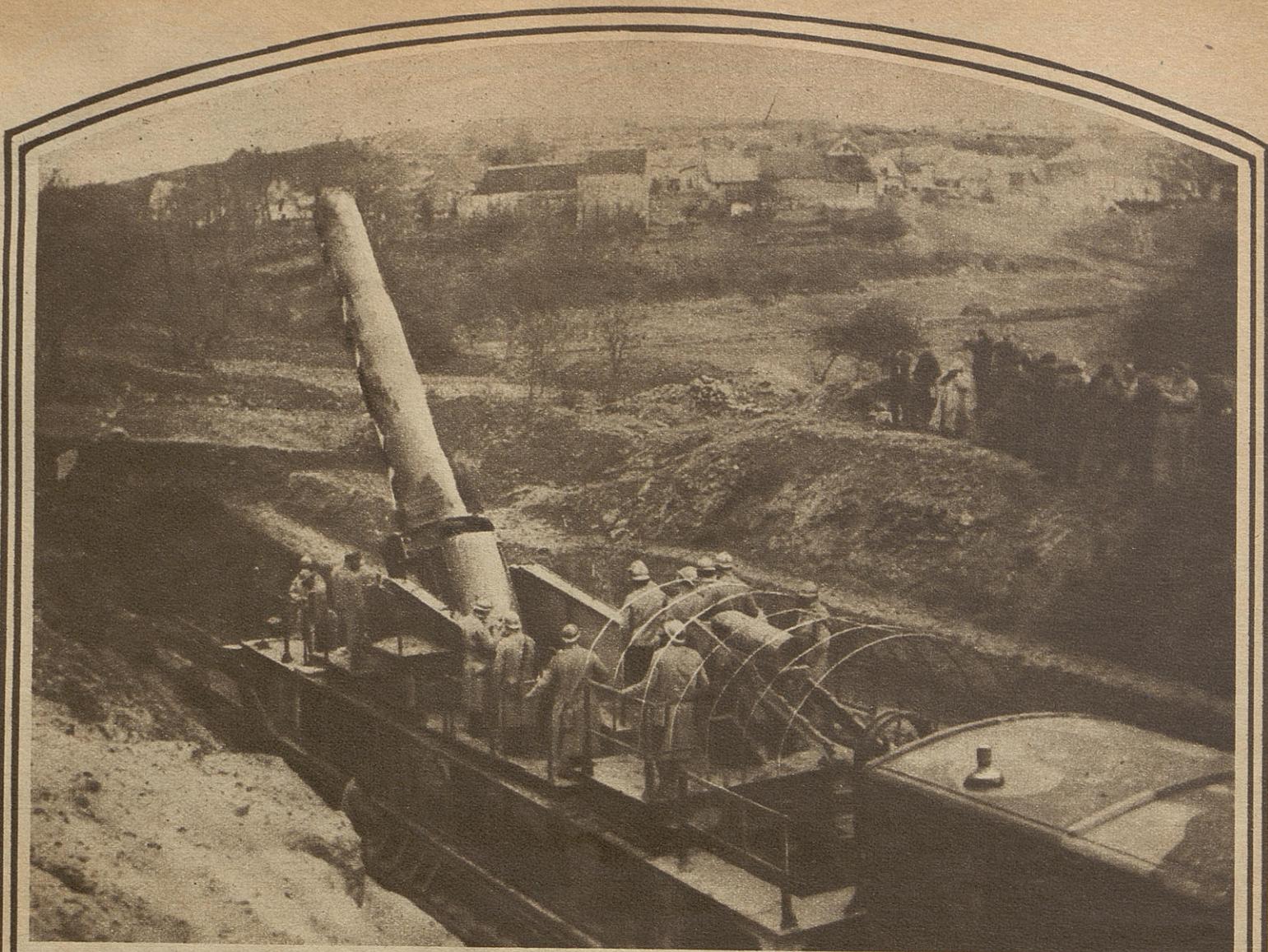
Les dernières photographies de Lénine.

Après l'assassinat du général Doukhonine, un meeting maximaliste à Mohilew où se trouvait le grand quartier général de l'armée russe.

An milieu des bolchevicks ivres de sang et de pillage, Lénine et Trotsky suivent les jours fantoches de notre Révolution, oubliant toutefois de prendre modèle sur ses grands hommes. Ils signent des décrets insensés et ils ont rétabli la guillotine, pour vaincre la résistance des Cadets trop attachés selon eux à l'honneur

national. D'autre part ils ont adressé aux Alliés un ultimatum pour faire la paix. Tant cela serait grotesque si ce n'était tragique. Pour témoigner au peuple qu'ils entraînent à sa perte, qu'ils ne rêvent qu'une paix de Justice, les deux leaders maximalistes ont posé à Brest-Litowsk des principes utopistes dont les Empires

Centraux n'ont pas voulu tenir compte. Que vont faire Lénine et Trotsky qui multiplient les meetings pour supprimer ceux de leurs compatriotes que leur trahison a rempli d'horreur, alors qu'ils ont affirmé que si l'Allemagne refusait la paix démocratique, les maximalistes, lui feraient une « guerre révolutionnaire ! »



UN DES GÉANTS QUI BARRENT LE FRONT OCCIDENTAL

Le kaiser à nouveau nous menace de son gantelet de fer et de son épée flamboyante, si nous n'acceptons pas de nous soumettre à son joug. Mais, bien que la menace d'offensive *kolossale* sur le front occidental annoncée à grand renfort de publicité ne soit probablement qu'une feinte préluant à une propagande intense pour la paix telle que le conçoivent les Allemands, nous devons y prêter attention et faire bonne garde. Mais

toutefois il faut accueillir avec calme les faufaronnades du grand état-major d'Hindenburg. Le front occidental n'est pas le front russe : au lieu de leurs collaborateurs léninistes, les soldats de Guillaume II savent qu'ils y trouveront une muraille infranchissable de ces canons énormes semblables à celui que nous reproduisons ici. De la mer du Nord à l'Adriatique, sur le front unique, ces monstres témoignent d'une vigilance sans relâche.

DU SANG DANS LA MER (1)

Roman inédit, par GÉRARD BAUER



Maria Lesser dans sa cabine.

J'EN fais de même sur cette liste numérotée : le signe est plus vaste par lequel je souligne le n° 12. Nous obtenons ainsi 12 Damrak, l'adresse que vous devez retenir sans que personne autre que vous puisse la retrouver.

— Je vous remercie, monsieur.
— Eh bien ! mademoiselle, je n'ai plus grand chose à vous dire. Je vous souhaite une bonne chance...

Ce petit homme, vif, étrange et minutieux l'avait reconduite jusqu'à la porte. Puis elle était rentrée à son hôtel et le lendemain elle était partie pour Amsterdam.

Tous ces détails, Maria Lesser les revoyait en pensée avec une singulière acuité de vision, tandis qu'elle attendait que l'agent du consulat anglais la reçut. Elle demeurait assise, immobile, les yeux obstinément fixés à terre. Derrière son bureau l'employé classait toujours ses fiches avec méthode et précaution. La jeune femme suivait par le souvenir les heures qui avaient précédé celle qu'elle vivait et qui sans doute allait être décisive pour elle. Son arrivée à Amsterdam, ses marches à travers les rues de la ville, ses flâneries mélancoliques le long des canaux, ses évocations d'une personne aimée, — le seul être auquel son esprit put penser avec amour, — tout se déroulait comme en un film précis et lumineux pendant qu'elle attendait. Soudain ses pensées s'arrêtèrent à l'objet de sa démarche présente.

— Si on me refuse mon passeport, songez-t-elle... Si on me soupçonne?... si on m'arrête?

Elle se posait ces questions et elle se donnait les réponses.

— Tant pis... Ce sera fini. Cela vaudra peut être mieux ainsi...

Elle eut une révolte.

— Tout cela me fait horreur... Si je puis disparaître en Angleterre, je le ferai... Je chercherai une place là où personne ne songera à me chercher ni pourra me reconnaître... je travaillerai comme gouvernante, comme servante... je ferai n'importe quoi pour vivre honnêtement...

Elle pensa encore :

« Si je lui échappe, von Richter me fera dénoncer aux autorités anglaises et me livrera... Il est capable de tout... C'est un misérable... Alors il faudra que je me réfugie en une province lointaine... J'irai en Ecosse... c'est cela en Ecosse. Là, étrangère ignorée, seule avec mes souvenirs, je pourrai évoquer à mon aise mon bonheur perdu. »

— Mlle Lessievitch... Le consul vous reçoit... Si vous voulez me suivre.

C'était l'employé qui l'avertissait. Elle n'avait entendu ni le coup de sonnette qui l'avait appelée, ni sa marche à travers l'antichambre. Elle se leva. Elle n'avait pas une grande émotion ; mais elle se demandait à part elle : « Vais-je réussir ? »

Le vice-consul qui la reçut était un Anglais jeune, alerte et d'aspect réservé.

— Voulez-vous vous asseoir mademoiselle, lui dit-il et bien vouloir répondre aux questions que je vais vous poser... Les documents que vous avez consignés du consulat établissent que vous êtes russe, que vous avez séjourné en Hollande pendant la guerre. Ils indiquent enfin que vous désirez vous rendre en Angleterre pour y gagner votre vie.

Il parlait en anglais, lentement pour se faire bien comprendre et il regardait la jeune femme, tandis qu'il l'interrogeait. Maria Lesser par un retour de la volonté, maintenant qu'elle était en présence de cet interrogateur, souhaitait réussir à le tromper. Pendant qu'elle attendait, sa lassitude, son ennui, ses peines lui avaient fait penser : « Si on a des doutes je ne me défendrai pas... Il arrivera ce qui doit arriver. » Mais en présence de cet Anglais sec et distant, l'instinct de la lutte avait succédé à ce fatalisme résigné ; et le goût de tromper, si fort chez la plupart des femmes qu'elles ne sauraient complètement s'en délivrer, l'avait reprise. Elle répondit sur le

ton d'une honnête tristesse.

— J'ai dû quitter la Pologne, monsieur, lors de la première offensive allemande... J'ai pu gagner Moscou après un voyage long et douloureux, car on nous avait entassés dans des wagons de marchandises et on nous oublia pendant huit jours sur une voie de remise. J'ai vu pendant ce temps, de petits enfants mourir de froid et de faim. Ah ! nous avons vécu là de terribles moments. La guerre est un événement bien affreux, monsieur. À Moscou on nous accueillit ni sans trop de bonté, ni sans trop de rudesse. Il y avait beaucoup de Juifs, parmi nous et vous savez qu'en Russie les Juifs ne sont pas aimés. Enfin on nous donna à manger. Je n'avais plus beaucoup d'argent car je l'avais partagé avec de plus pauvres que moi... Je trouvais un appui auprès d'un négociant en pierres précieuses qui avait été jadis l'ami de ma famille. C'est lui qui me conseilla d'aller en Angleterre et qui m'aida matériellement pour venir jusqu'en Hollande. Je suis demeurée, ainsi que vous avez pu le voir dans mon dossier, quelques mois dans ce pays...

— Vous avez des références en Angleterre ?

— Je les ai données, monsieur, elles sont inscrites au dossier.

Le fonctionnaire vérifia.

— En effet... l'enquête a été faite... où avez-vous appris l'anglais, mademoiselle ?

— Ce que je sais m'a été enseigné par une amie, une jeune Anglaise qui vivait à Varsovie et était gouvernante dans une famille polonaise.

— Ah... parfaitement... En résumé mademoiselle... vous souhaitez trouver du travail en Angleterre ?

— Et apprendre plus correctement la langue anglaise.

— Bien... Nous vous ferons remettre vos papiers et votre passeport à votre domicile.

— Merci, monsieur.

Elle sourit. Le vice-consul s'inclina. Elle pensait : « Ce n'est pas difficile de tromper... Ce qui est difficile c'est d'être vrai. » Elle marcha dans Amsterdam en suivant les canaux jusqu'au port. Il faisait un temps à la fois ensoleillé et brumeux qui donnait à toute chose une douceur de perle. Elle vagabondait au hasard des rues, regardait curieusement les maisons luisantes et propres, les bars où les gens buvaient sur des tables lisses et cirées. Arrivée au port, elle évoqua Kiehl et Levinski. A-t-il beaucoup souffert de mon départ ? Son amour était-il aussi puissant que le mien ? me m'oubliera-t-il pas rapidement ? Valait-il que je me sacrifie ? Pour la première fois depuis son départ, elle se posait ces questions. Et de douter

de lui, pour la première fois, elle l'en aimait davantage.

XI

Levinski avait passé une partie de sa permission à Dantzig chez ses parents. La chaleur de la maison familiale, la présence de son père et de sa mère avaient adouci sa douleur. Il avait senti le réconfort un peu mélancolique que vous donnent les lieux où l'on vécut heureux et jeune. Il avait laissé s'écouler indolemment les jours de liberté dont il jouissait. Les parents étaient tout heureux de le voir ; mais sa mère avait surpris sa peine. Elle l'avait interrogé.

— Tu as un chagrin, une tristesse.

— Oh ! rien, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire ?

— La besogne est rude à bord des sous-marins et trop sanglante. Peut-être n'étais-je pas fait pour la guerre... pour cette guerre... Marin?... Certes je voulais être marin et vous vous souvenez ma mère de la passion que j'y mettais... Mais j'avais une conception plus romanesque que vraie de ce métier que je souhaitais remplir.

Levinski remplit son séjour, en promenades mélancoliques. Sa mère fut à plusieurs reprises la compagne attentive et silencieuse de ces promenades. Parfois il eut envie de lui avouer le débat qui le troublait, il brûla de lui dire les raisons de sa peine. Il ne le fit pas par préjugé, par éducation, par ce respect des traditions bourgeoises que sa famille lui avait précisément donné. Cependant, un jour qu'il se promenait avec sa mère hors la ville, dans les jardins, il lui dit simplement :

— Il faut regarder l'avenir avec sang-froid et supputer tout ce qu'il vous peut apporter d'irréparable. Je puis mourir, ma mère. Soyez assurée dans ce cas que j'aurais accompli mon devoir comme un homme d'honneur se doit de l'accomplir quelles que soient ses idées. J'ai pris mes dispositions...

— Mais mon enfant...

La vieille dame avait interrompu son fils avec émotion. Levinski marchait, en regardant à terre le sable des allées crissant sous ses pas et les taches lumineuses que faisait le soleil dans l'étendue verte des pelouses. Il reprit, la tête toujours baissée :

— Oh ! je sais... Vous allez me répondre pourquoi moi plutôt qu'un autre ; à quoi je vais vous répliquer ; pourquoi les autres et pas moi?... Il m'attriste de vous causer de la peine, mais il faut que je vous explique les dispositions que j'ai prises. Je lègue tout ce que je possède à Kiel, d'objets, de bibelots précieux, de meubles à une jeune femme que j'aime et quelques livres à mon ami Rolls, dont l'affection, le dévouement m'ont été précieux. C'est tout. En dehors de ces dons tout ce que j'ai vous appartient, à mon père et à vous, ma mère. Je vous remercie l'un et l'autre d'avoir fait de moi un homme digne de ce nom.

La vieille maman, toute émue, répondit :

— Mon enfant... Il ne faut pas penser à de si tristes fins. La meilleure sauvegarde c'est d'avoir confiance dans la vie. Je prie Dieu aussi qu'il ne nous abandonne pas et il nous exaucera. En tous les cas mon enfant sois assuré que tes volontés seront respectées. Quant à la femme que tu aimes, s'il t'advenait de disparaître, nous la considérons...

— Je ne vous demande pas autre chose, ma mère, que ce que je viens d'exprimer. Je vous remercie d'une intention que je devine et qui fait honneur à votre tendresse et à votre droiture... Mais rien autre que mes volontés. Et sans doute ne connaîtrez-vous jamais celle vers qui mes yeux se sont levés.

La mère de Levinski, cette fois, ne répondit rien. Il est des familles, rigoureuses d'esprit et de principes, où on se comprend de la sorte : à demi-mot. Cette sévérité envers soi-même, ce respect de la tradition familiale n'excluent pas la tendresse ; mais il ôte à certaines circonstances pathétiques de la vie cette familiarité où la douleur est à son aise.

Ce fut la seule conversation où ce sujet fut abordé. Quelques jours plus tard Levinski quitta Kiel. Il fit une dernière promenade où il se remplit les yeux des visions qui avaient enveloppé son enfance. Il avait l'impression qu'il ne reverrait plus jamais ces lieux.

Dans les quelques phrases prononcées par sa mère, le jour où il lui avait ent'ouvert son cœur, l'une d'elles correspondait à l'une de ses croyances. Sa mère lui avait dit : « La meilleure sauvegarde, c'est d'avoir confiance dans la vie. » Il sentait la vérité de cette observation simple et il y croyait. La vie à des traits du caractère humain : elle attaque les faibles, elle accable ceux qui ne lui font pas front et le jour qu'on ne la possède plus violemment, avec autorité, c'est elle qui vous

(1) Voir le commencement de ce roman dans le n° 124.

abandonne. Il sentait qu'il n'avait plus de goût pour l'existence, qu'il était sans force pour lutter ; et du même coup il voyait combien il s'était rapproché de la mort.

Il retrouva von Hartig à Kiel ainsi qu'ils en avaient convenu. Tant qu'il n'avait pas vu le départ de son amie, Levinski avait songé à demander un déplacement, à éviter un compagnonnage forcé qui lui était apparu odieux. A présent son accablement, son inertie lui avaient enlevé toute idée semblable. Il était en second à bord de l'U-51, il y resterait ; on lui demanderait d'accomplir les tâches les plus rudes : il les accomplirait.

Von Hartig de son côté, quelques occasions qu'il ait eues de se plaindre de Levinski ne songeait pas à se priver de ses services. Il éprouvait cette joie de l'être fort à disposer d'un faible, à le plier à la discipline de sa volonté. Il alla en parler à von Richter, de qui il attendait certaines instructions, à la Kommandantur. Richter le reçut avec cet air de fausse bonhomie qu'il portait quasiment sans cesse :

— Je suis heureux de vous voir, commandant... Vous allez repartir bientôt, le 28 juillet je crois... dans cinq jours... Vous serez à Cuxhaven le 26... Allons tant mieux... Et notre Levinski ?

Hartig regardait son interlocuteur dans les yeux. Au fond de soi-même, il n'avait pas une grande sympathie pour ce chef au fond duquel on sentait trop le policier. Il répondit :

— Levinski, c'est un rêveur... Les rêveurs sont évidemment dangereux dans notre métier... Et je veille à ce que ses rêveries ne le soient pas. Fort heureusement que l'Allemagne ne possède pas beaucoup de Levinski... Mais enfin il fait son devoir et je veille, je vous le répète, à ce qu'il le fasse. Alors, je n'ai pas jusqu'à présent trop sujet de m'en plaindre.

Il lui eût été facile de s'en débarrasser. Il le gardait : sa tyrannie trouvait là de quoi se satisfaire.

Deux jours après il revint chez Richter. Il avait visité auparavant ses chefs directs pour y prendre des ordres. Richter de son côté avait une mission particulière à lui confier.

— Voici un pli que vous remettrez à un de mes agents en Irlande. Cette autre enveloppe contient tous les renseignements qui vous sont nécessaires pour l'atteindre. Ah ! vous faites une besogne bien intéressante, que j'aimerais la faire... que j'aimerais la faire ! Mon immobilité me pèse !

Et il mentait, en souriant, comme à son ordinaire.

Tandis que von Hartig était là, un marin apporta un pli. Richter l'ouvrit. C'était un court rapport de l'agent d'Arnhem, chez lequel il avait envoyé Maria Lesser deux semaines auparavant. Ce rapport disait :

Nous avons accompli toutes démarches utiles pour que M. L. 34, puisse s'embarquer sans entrave.

M. L. 34 munie passe-port en règle prendra place à bord Tired partance 29 courant pour Tamise.

M. L. 34 nous a paru plus intelligente que dévouée ; en attendant des services précis mais très limités.

Richter lisait et relisait ces lignes. Il murmura ces mots : « Nous a paru plus intelligente que dévouée ». Il releva la tête ferma un instant ses



Levinsky devait rejoindre Hartig.

lourdes paupières, sourit, rebassa sa tête ce qui fit remuer les chairs grasses de son cou.

Puis il dit, à voix haute : — Les femmes sont bien embêtantes... mais quand elles aiment elles sont dangereuses.

Et à part lui, cette fois, il ajouta : — Comment n'avais-je pas songé à cela ? Et il pensa : « En Angleterre, elle m'échappe... Si elle se libère on peut tout redouter... Au fond, elle est sans scrupule... Je n'ai peut-être pas été adroit... »

Von Hartig regardait Richter, ignorant tout du débat auquel il se livrait et de qui il était question. Et soudain le gros homme voyant Hartig l'observer, lui demanda :

— Quand appareillez-vous ? Le 28... c'est bien le 28 juillet, n'est-ce pas ?

— Exactement... — Allons tant mieux... Eh bien outre la mission que je vous confie, le sans-fil vous en apportera peut-être une autre, importante entre toutes et que vous aurez la gloire d'accomplir pour le salut de la patrie.

— J'exécuterai tous les ordres qui me seront donnés.

— Je n'en doute pas. Vous êtes un vaillant. Au revoir capitaine. Bonne croisière !

Richter regarda Hartig partir. Et tandis qu'il partait il pensait :

— Ce sera très bien comme cela. Qui aime bien châtiera bien... Hé ! Hé ! ma petite Maria... on a voulu ruser avec le gros Richter... « Plus intelligente que dévouée... » Nature fière... Et qui ne doit plus guère tenir à la vie, après tout. Il fit un geste désinvolte, ignoble. Puis il rangea le document venu d'Arnhem dans le dossier de Maria Lesser. En le feuilletant il sortit sa fiche, regarda son portrait :

— Elle n'était pas mal... murmura-t-il... Avec plus de docilité et moins de romanesque elle aurait pu réussir. Il se dit à lui-même.

— Les femmes ne comprennent rien à rien... Les idées courtes, assurément... Ah ! celui-là les a pénétrées... Bon Dieu que j'ai faim.

Il ferma ses armoires et il prévint le marin de service :

— Je vais faire une course... je serai là dans une heure.

Il alla au cercle, but de la bière et mangea.

Quatre jours plus tard la Tweed, gros transport anglais, quittait les rives de la Hollande. Il y avait à son bord, dans une cabine de seconde classe, une jeune fille, d'aspect simple, que les passagers avaient tout de suite remarquée à cause de sa simplicité même, et de son attitude réservée. Le capitaine du bateau savait d'elle ce qu'en annonçait son passeport : « Maria Lessievitch, née à Varsovie... But du voyage : se placer comme gouvernante en Angleterre. » Maria Lesser, par le hublot de sa cabine, regardait inlassablement la mer. Son esprit rôdait sur les flots.

Depuis la veille l'U-51 avait appareillé à Cuxhaven et hantait les eaux.

XII

L'U-51 avait repris sa course depuis vingt-quatre heures. Levinski accomplissait les tâches de son grade avec régularité ; il s'abandonnait au mécanisme de la vie précise et métallique du sous-marin et sa pensée, ses gestes, ses ordres avaient une régularité machinale.

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

VIENT DE PARAITRE :

JACQUES MORTANE

Rédacteur en chef de La Guerre Aérienne Illustrée

CHASSEURS DE BOCHES

Couverture en couleurs, par DAGUET

Les origines de la chasse : de Frantz à Guynemer. Guynemer. Nungesser. Dorme. Heurteaux. Lenoir. Lufbery. Les As morts. Deux as évadés : Pinsard, Madon. Les As anglais. Les As alliés. Les escadrilles de chasse à fourragère. Les escadrilles de chasse citées, etc., etc.

Un volume in-18. ... net. 4 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, Paris.



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramonc RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franc contre un mandat de 2 fr. 90.



Pour conserver les numéros de J'ai vu... procurez-vous notre RELIEUR ÉLECTRIQUE, 3 fr. 75 franco.

FORCES INCONNUES

Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 22. GRATIS.

SENSATION DOULOUREUSE DANS LE DOS AU RÉVEIL

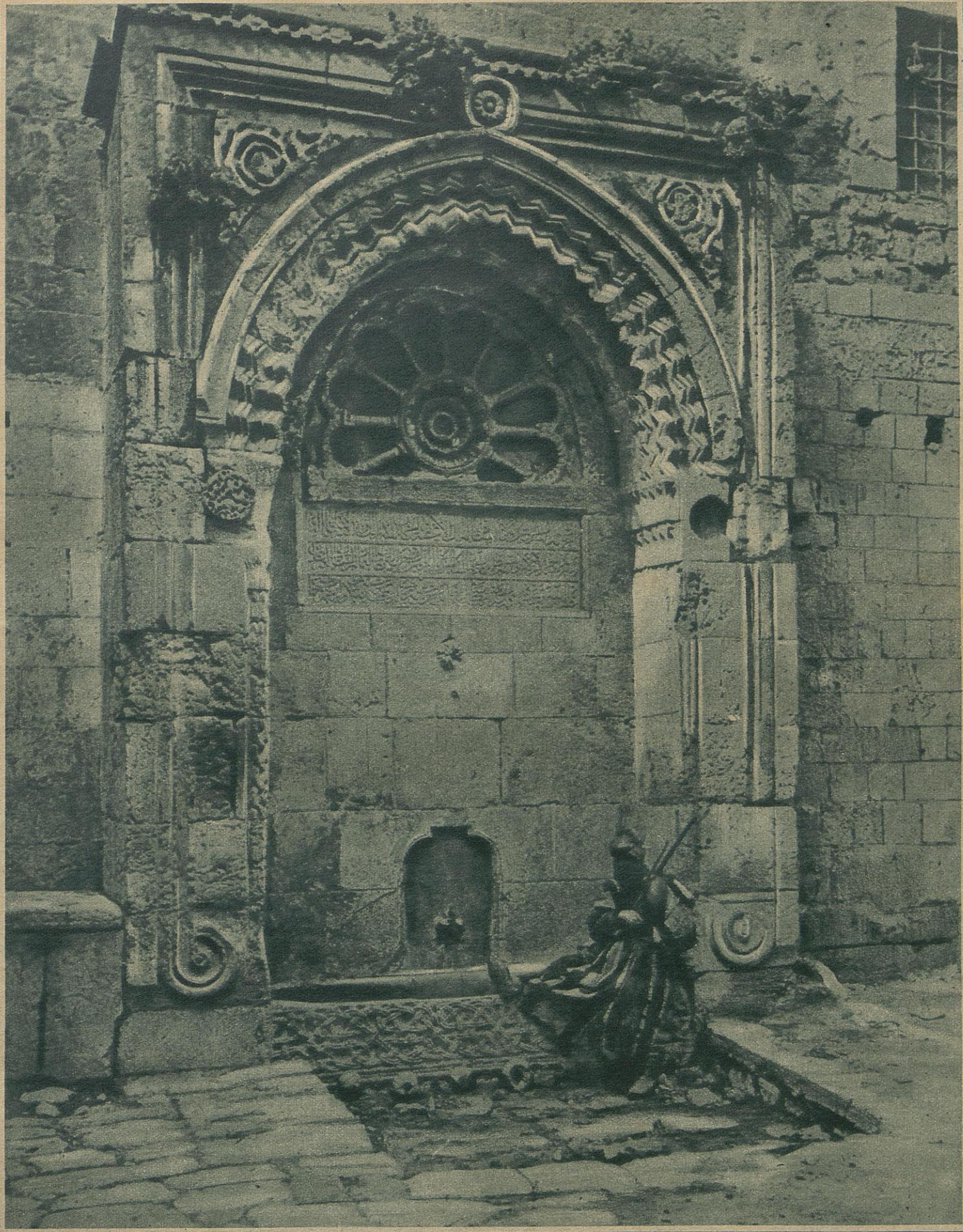
Une douleur sourde ou lancinante dans le bas du dos peut se faire sentir chez les personnes même les plus robustes, hommes ou femmes. Si les reins (vulg. rognons) ne peuvent plus accomplir leur tâche, en ne filtrant plus l'acide urique, il s'ensuit des crises douloureuses de névralgies, rhumatisme, sciaticque, gravelle, des maux de tête, troubles continuels, tels que : étourdissements, nervosité, palpitations, urines rares, douloureuses ou trop fréquentes.

Ne négligez pas les reins faibles. Vous courrez le danger de voir votre mal devenir peu à peu hydropisie, mal de Bright, diabète. Dès les premiers symptômes, tels que mal de dos ou désordres urinaires, prenez des Pilules Foster pour les reins.

Les effets bienfaisants des Pilules Foster pour les Reins se font souvent sentir à la première ou deuxième boîte, l'émission des urines devient plus facile et se fait sans douleur ; les amas d'eau de l'hydropisie, les dépôts d'acide urique des rhumatismes sont éliminés. Dans d'autres cas, le mal peut être plus difficile à soigner, parce qu'il a été plus longtemps négligé. Cependant, les Pilules Foster ont été employées avec succès dans des cas avancés d'hydropisie, de pierre, de lumbago, de rhumatisme, d'inflammation des reins et de la vessie. Les Pilules Foster sont faciles et agréables à prendre et sont absolument garanties ne contenir aucune substance dangereuse.

Les Pilules Foster sont vendues par tous pharmaciens au prix de 3 fr. 50 la boîte ou six boîtes pour 20 fr., impôt compris ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris.

UN DES MONUMENTS LES PLUS FAMEUX DE JÉRUSALEM. C'EST LA, DIT LA LEGENDE, QUE SE TROUVAIT LE TRONE DE DAVID



Cette fontaine est un bel exemple des admirables monuments que l'on trouve un peu partout dans Jérusalem. La " Bab-el-Silsleh " est l'entrée-est de l'intérieur du Harem entouré par le Dôme du Rocher. Juste à l'intérieur se trouve le beau petit " Dôme de la Chaîne ". La tradition nous dit que c'est là que se trouvait le trône de David. Les personnes qui demandaient

justice entraient par la grille à travers laquelle une chaîne était tendue. La fontaine est d'un style très curieux. L'arche est pointue mais la moulure en zig-zag est normande, au-dessous de l'arche est un vitrail incomplet. La construction entière est une copie des modèles des Croisades ou est faite avec les matériaux pris aux constructions édifiées pendant la période des Croisades.

J'ai vu...
EN MARGE DE LA GUERRE



Brancardiers écossais installant une ambulance.



Le duc d'Aoste au milieu de son état-major.



Officiers anglais inspectant les positions de la Piave.



Sur le grand soukk d'une ville du sud tunisien, les indigènes apportent leurs récoltes qui partiront aussitôt pour la France.



Libéré le général Lemann, le héros de Liège est enfin arrivé en Suisse.



La dernière photographie du feld-maréchal Hindenburg (1) et du général Ludendorff (2) au milieu de leur grand état-major.



Le célèbre routier cycliste Lucien Petit-Breton qui triompha dans plusieurs Tours de France, et Bols d'Or vient de mourir victime d'un accident d'auto.



LES PLÉNIPOTENTIAIRES DE BREST-LITOWSK

Comte Czernin (Autriche) Kamenev (Russie). Von Kühlmann (Allemagne). Haki Pacha (Turquie)



Un as, le capitaine aviateur Tenant de la Tour, mort dernièrement accidentellement.



Sur le front macédonien : des prisonniers allemands employés au déchargement des wagons à Micra.



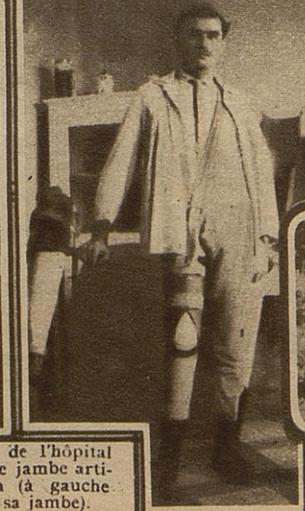
Sur la route à l'entrée d'un village champenois, un convoi transportant des matériaux aux premières lignes.



M. Paul Comby impliqué dans les poursuites contre MM. Caillaux et Loustalot.



Le Dr Svindt, médecin-chef de l'hôpital danois de Paris a inventé une jambe artificielle provisoire en carton (à gauche, un amputé confectionnant sa jambe).



Pièges à loups employé par les Allemands sur le front de Dwinsk.



Près de Verdun, vieille villageoise venant approvisionner aux ambulances américaines.



Voiture laboratoire d'une section photographique aérienne en panne près d'Hurtebise.

GERARD MEISTER GAGNE LA COUPE DE NOËL



La classique épreuve de natation qui, chaque année, se dispute le 25 décembre à Paris, a été l'occasion d'une nouvelle victoire pour le champion français Gérard Meister qui, bien que blessé de guerre, a triomphé de tous ses concurrents, effectuant la traversée de la Seine — l'eau n'ayant qu'un degré, — en 2 minutes 33, devant le

Belge Graeffe, les Français Hameau, Duvanel, Lelandais, Rimbouurg, l'Anglais Harfieldt, les Français Demanget et Chevet. Cinquante mille personnes se pressaient sur les berges du fleuve, entre la Concorde et le pont Alexandre III, pour voir les neuf nageurs — tous de braves soldats, — accomplir cet exploit nautique peu banal.

Globéol

réalise la transfusion sanguine

Un homme globéolisé en vaut deux



*Abrège les convalescences.
Augmente la force de vivre.
Permet la résistance aux maladies.
Guérit l'anémie, la faiblesse,
l'épuisement, le surmenage.*

L'OPINION MEDICALE :

Je puis affirmer que le Globéol abrège notablement la convalescence, et cela s'explique aisément. Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'il représente le spécifique par excellence de toute maladie de langueur. C'est un tonique de premier ordre qui, contrairement aux excitants habituels, manifeste une action réellement utile et persistante. Il abrège la convalescence et augmente, pour ainsi dire, la force de vivre, dont tout le secret réside, nous l'avons vu, dans le soutien des conditions essentielles de résistance. C'est pourquoi nous prescrivons les cures de Globéol à la plupart de nos malades, cette médication ne rencontrant aucune contre-indication et permettant une lutte efficace contre la déchéance hémalogénique.

Dr Etienne CRUCEANU,
Ancien interne à Paris.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20. Les trois flacons, franco 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Etablis. Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. La grande boîte franco 7 fr. 20, les 3 franco 20 francs.

— Oui, cher docteur, grâce à la GYRALDOSE et à vos bons conseils je ne connaîtrai plus ces affreuses souffrances

L'OPINION MEDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite. Dans ce cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr HENRI RAJAT.

Dr ès sciences de l'Université de Lyon, Chef de Laboratoire des Hôpitaux-Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.



**LE RETOUR A LA TERRE DANS LES PARTIES LIBÉRÉES DE LA FRANCE :
UN VIEUX PAYSAN DÉRACINANT LES TARES DE GUERRE DE SON DOMAINE**

Le courage et l'endurance des paysans français pendant la guerre ont été un exemple avec l'héroïsme des soldats du grand caractère de la France. Même sous le feu des obus, le paysan a parfois continué à travailler ses champs, et après que la marée de la guerre eut baissée, il est revenu travailler le sol libéré et le

rendre à la culture. Cette photographie pittoresque nous montre une scène que le grand artiste Millet eut voulu peindre s'il avait vécu de nos jours : un vieux paysan occupé à déraciner les "tares" dans les fils barbelés dont l'ennemi a cousu son champ, afin que la terre rapporte tout de même ses fruits dans la vraie saison.